

enfantines

et Extraits de La Gerbe
des Journaux Scolaires

MUSICIEN de la FAMINE

(CONTES)



EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE
SAINT-PAUL (Alpes-Maritimes)

ÉDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE

C. FREINET, Saint-Paul (A.-Marit.)

Chèques postaux Marseille : 115-03

ENFANTINES

EXTRAITS DE LA GERBE ET DES JOURNAUX SCOLAIRES

<i>Les dix numéros de l'année</i>	5	»
<i>Le Numéro</i>	0	50
<i>Le numéro de luxe</i>	1	»

FASCICULES PARUS ET EN VENTE

- | | |
|--|--|
| 1. <i>Histoire d'un petit garçon dans la montagne.</i> | 15. <i>Contes du soir.</i> |
| 2. <i>Les deux petits rétamers.</i> | 16. <i>A l'Institution moderne.</i> |
| 3. <i>Récréations (Poèmes d'enfants).</i> | 17. <i>Le journal du malade.</i> |
| 4. <i>La mine et les mineurs.</i> | 18. <i>La mort de Toby.</i> |
| 5. <i>Il était une fois...</i> | 19. <i>Gais compagnons.</i> |
| 6. <i>Histoires de bêtes.</i> | 20. <i>La peine des enfants.</i> |
| 7. <i>La si grande fête.</i> | 21. <i>Yves, le petit mousse.</i> |
| 8. <i>Au pays de la soierie.</i> | 22. <i>Emigrants.</i> |
| 9. <i>Au coin du feu.</i> | 23. <i>Les petits pêcheurs.</i> |
| 10. <i>François, le petit berger.</i> | 24. <i>Quenouilles et fuseaux.</i> |
| 11. <i>Les charbonniers.</i> | 25. <i>Le petit chat qui ne veut pas mourir.</i> |
| 12. <i>Les aventures de quatre gars.</i> | 26. <i>...Malin et demi.</i> |
| 13. <i>A travers mon enfance.</i> | 27. <i>Métayers.</i> |
| 14. <i>A la pointe de Trévi-
gnon.</i> | 28. <i>Bibi, l'oie périgourdine.</i> |
| | 29. <i>La bête aux sept têtes.</i> |
| | 30. <i>Au pays de l'antimoine.</i> |
| | 31. <i>Maria Sabatier.</i> |
| | 32. <i>Que sais-tu ?</i> |
| | 33. <i>En forêt.</i> |

MUSICIEN DE LA MISÈRE

(CONTES)

LE MUSICIEN DE LA FAMINE



Par une nuit noire d'automne, un musicien s'en revenait à travers prés de la ferme de la Famine.

Comme il n'y avait pas une étoile au ciel, il ne vit pas un trou profond devant lui et plouf !... tomba dedans.

Quand il se releva deux yeux brillants le regardaient. Il eut peur et recula dans le coin le plus sombre du trou. Les yeux brillaient encore. Alors il frotta une allumette et vit une forme grise qui s'avavançait en grondant : cela avait la forme d'un gros chien...

Il eut une peur terrible !... mais le loup qui avait été dérangé dans son sommeil s'avavançait en ouvrant une bouche dont les crocs brillaient dans la nuit.

Le musicien tremblant se voyait déjà sous les dents du loup. Tout à coup il se rappela avoir entendu dire que certains animaux aimaient la musique. D'une main qui tremblait il détacha son violon et se mit à jouer.

Le loup s'arrêta, puis s'assit sur sa queue.

Il semblait que sa colère était passée, mais elle se réveillait à la fin de chaque morceau et le pauvre musicien n'osait s'arrêter.

Pourtant son bras s'engourdisait et la musique diminuait. A mesure que les sons s'affaiblissaient la colère du loup revenait et l'homme se sentait perdu.



Alors il voulut escalader le trou. Il recommença à jouer avec plus d'ardeur et quand le loup eut repris sa place habituelle, il s'élança vers le rebord du trou, mais avec terreur il se sentit retenu par les dents de la bête...

Il voulut crier. La peur l'en empêcha. Le loup bondissait sur lui et le mordait...

Alors il reprit son violon et joua jusqu'au matin.

À l'aube, les gens de la ferme qui se rendaient aux champs entendirent de la musique, mais quand ils arrivèrent ils virent un grand loup bondir et s'enfuir dans les bois...

Le pauvre musicien tremblant et harassé se promit de ne jamais revenir à la ferme de la Famine.

René BLONDEY, 12 ans 6 m.

(d'Après un récit de son papa).

(Ecole de Quingey (Doubs))

LE VIEUX SAINT

Les habitants d'un village avaient dans leur église un vieux saint de bois tout vermoulu. Ils en achetèrent un autre tout neuf. Le jour de la fête patronale, on promène le saint dans les rues.

On passa un ruisseau.

Ceux qui portaient le Saint firent un faux pas et le basculèrent dans l'eau. Le Saint qui était en bois dur et lourd alla au fond de l'eau.

Les habitants dirent :

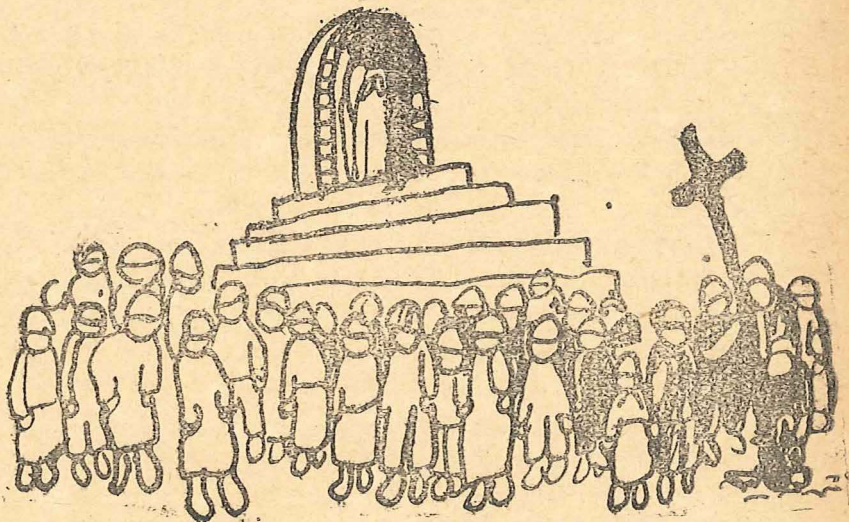
— Notre beau Saint bien propre, bien doré, bien peint, n'est pas bien puissant. Si on apportait le vieux pour voir ce qu'il ferait.

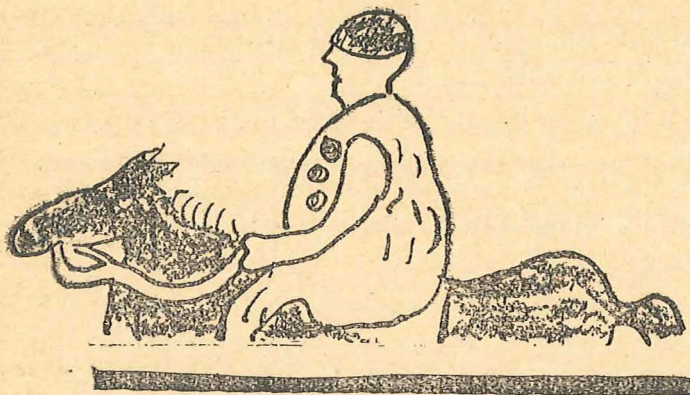
On apporta le Saint et on le jeta à l'eau. Le vieux Saint vermoulu et léger ne s'enfonça pas et se mit à flotter sur l'eau.

— Oh ! crièrent les habitants, notre pauvre vieux Saint ; nous n'en voulions plus, nous voulions le jeter à l'eau et il est beaucoup plus puissant que l'autre !

Marguerite BOYER, 9 ans

Ecole du Mayet-d'Ecole (Allier).





LES CHEVALIERS DE PIERRE

Il y avait une fois, dans une charmante ville, un jardin merveilleux.

Lorsque des voyageurs, visitant la ville, demandaient à voir les curiosités, on leur indiquait tout aussitôt le jardin de Damoiselle Florise. Il y avait de tout dans ce jardin. On y trouvait les plantes les plus rares et les fleurs les plus merveilleuses qui répandaient leurs parfums exquis.

Des plantes exotiques venues des pays chauds, des arbres aux tiges grimpantes, charmaient le promeneur à première vue.

Damoiselle Florise, l'heureuse maîtresse de tous ces biens, se trouvait charmée. Non pas qu'elle fût orgueilleuse, mais elle aimait son jardin. Elle aimait

passer des heures à rêver sous les branches des arbres, à contempler l'horizon incertain, elle aimait aussi guider le voyageur au gré de son désir, dans les méandres de son beau jardin.

Elle aimait le voir s'extasier sur telle ou telle fleur précieuse. Elle avait un petit rengorgement lorsque, reconduisant un visiteur à la porte, elle l'entendait dire : « Mademoiselle, je n'ai jamais vu si belle merveille ».

Florise vivait heureuse entre ses deux frères : Gérald, son aîné de deux ans, Robert, son cadet de cinq ans. Florise avait vingt ans. C'était une belle jeune fille, qui se trouvait très heureuse entre ses deux frères qui l'adoraient.

Un jour, un voyageur vint à passer dans la ville. Comme il s'informait des choses remarquables du pays, on lui indiqua tout aussitôt le jardin de Florise. Celle-ci le reçut avec sa grâce habituelle, lui faisant parcourir le jardin en tous sens. L'étranger s'extasiait sur la beauté et la rareté des choses; lorsque Florise, toute joyeuse, le reconduisit à la porte, il dit :

— Damoiselle, votre jardin est très beau, mais il serait superbe si vous lui donniez les trois choses qui lui manquent : l'eau d'ambre et d'or, l'arbre qui chante et l'oiseau qui parle.

— Comment, monsieur, vous dites qu'il manque trois choses à mon jardin ? s'écria Florise, suffoquée par l'émotion.



— Eh ! oui, mademoiselle, mais les trésors dont je vous parle sont presque inaccessibles. Ils sont situés sur une montagne enchantée. Pour les avoir, il faut gravir la montagne qui est très longue sans regarder

en arrière. Beaucoup de chevaliers ont tenté l'aventure, mais ils se sont retournés en chemin, leur corps et leur monture sont restés pétrifiés. Voilà, mademoiselle ».

Florise referma la porte et retourna chez elle, languissante. Elle venait d'être blessée dans son amour-propre, dans sa fierté, dans son orgueil. Florise ne mangeait plus, Florise ne dormait plus, Florise ne riait plus, Florise ne chantait plus. Son cher jardin d'autrefois la laissait totalement indifférente : il lui manquait trois choses !

Enfin, elle se décida à confier son chagrin à ses frères qui se retirèrent soucieux.

Un matin, Florise vit s'approcher d'elle son grand frère Gérard, botté, éperonné, prêt à un long voyage.

— Où vas-tu, Gérard, dans cet accoutrement ?

— Chère Florise, je ne veux plus te voir souffrir. Je vais chercher l'objet de tes désirs.

— Oh ! Gérard, je ne veux pas que tu partes.

— Tiens, ne pleure plus, prends ce collier. Chaque soir en te couchant, essaie de faire courir les perles sous tes doigts : si elles glissent aisément, c'est qu'il ne me sera rien arrivé de fâcheux.

Et sans s'apitoyer sur les larmes de sa sœur, Gérard partit. Au bout de seize jours il arriva au pied de la montagne. Un vieillard à barbe blanche l'interpella : « Arrête, imprudent chevalier ! Retourne en arrière ; tu sais que cette montagne réserve un sort affreux. Va, reste un homme, ne deviens pas pierre.

— Hélas ! sage vieillard, ne savez-vous donc pas que les merveilles que je cherche sont pour une sœur trop jolie ?

Et sans écouter le vieillard, Gérard escalada le chemin rocailleux. Tout le long de la route de criardes voix, celles des chevaliers de pierre, lui faisaient entendre des mots mordants et cruels :

— Ah ! Ah ! Voyez le beau seigneur ! Ces merveilles ne sont pas pour toi, mon damoiseau. Tu es bien trop orgueilleux !

Gérald continuait toujours, et la vue et la voix des chevaliers de pierre lui glaçait le cœur. A la fin, l'un d'eux prononça : Lâche ! et Gérard se retourna.

Horreur ! Il y eut un cavalier de pierre de plus.

Ce soir-là, les perles ne coururent plus sous les doigts de Florise et elle comprit le triste malheur. Mais, le lendemain matin, Robert se présenta devant elle dans la même tenue que celle de Gérard, un mois auparavant.



— Chère sœur, je vais sauver mon frère !

— Oh ! Robert, je t'en supplie, ne me fais pas mourir !

— Florise, calme-toi. Voici un couteau d'argent. Tant que la lame sera nette et propre, ton frère ira bien. Mais si tu aperçois une tâche de sang, tu pourras déplorer sa mort ».

Florise pleura, mais Robert partit.

Au bout de vingt jours, il arriva à la cabane du vieillard, n'écouta pas ses recommandations et gravit le sentier aride ; mais hélas ! au bas de la montagne, Robert entendit une parole injurieuse, il se retourna, appela Florise et roula dans les fossés...

Ce soir-là, Florise découvrit une large tache de sang sur le couteau.

Alors la jeune fille se reprocha la mort de ses deux frères et se dit :

« Je les sauverai ou je mourrai avec eux ! »

Elle s'en alla dans son jardin, fit deux minuscules boules de la cire prise dans ses rûchers, et résolument s'habilla en cavalier.

Moins de quinze jours après elle arriva au pied de la montagne ; le vieillard ne devina pas qu'elle était une femme et lui ordonna, comme à ses frères, de retourner en sa maison. Mais Florise lui dit qu'elle avait pris ses précautions, et au même moment elle introduisit dans ses oreilles les boules de cire : « Comme cela, dit-elle, je n'entendrai pas les propos des chevaliers ».

Et en effet, Florise gravit la pente aride. Arrivée au sommet, elle aperçut un lac aux reflets argentés. C'était là l'eau d'ambre et d'or. Près de ce lac s'élevait un arbre dont les plaintes harmonieuses charmaient l'oreille.

Florise enleva la cire de ses oreilles et écouta. Lorsque le chant fut fini, elle aperçut dans une cage dorée un oiseau splendide qui lui dit :

— Salut, belle amazone !

— Salut, bel oiseau ! Ne trouverai-je point ici le moyen de délivrer mes frères ?

— Si fait, mais suis bien mes instructions. Prends une branche de cet arbre. Accroche-la à ton corsage. Prends de l'eau merveilleuse dans cette cruche, prends-en aussi dans ce pot de grès. Bien, maintenant, décroche ma cage et descendons.



Florise ayant obéi à l'oiseau, tous deux descendirent la montagne.

— Verse de l'eau de la cruche sur chaque pierre.

Florise obéit et tous les chevaliers reprirent alors leur forme première. Florise retrouva donc ses deux frères.

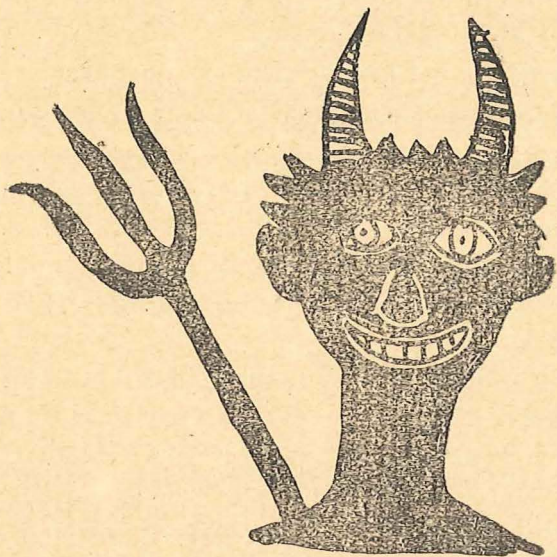
Toute cette bande s'en vint dans la maison de Florise qui leur donna l'hospitalité pour la nuit.

Puis, sur le conseil de l'oiseau, la jeune fille versa le contenu du pot de grès dans la pièce d'eau de son jardin qui se remplit jusqu'au bord. Elle planta la branche enchantée qui devint un arbre aussi gigantesque que celui de la montagne. Puis elle laissa la cage de l'oiseau ouverte. Le lendemain matin, elle aperçut à ses côtés non plus un oiseau, mais un brillant seigneur qui lui dit :

— Belle Florise, j'étais sous le joug d'une méchante fée qui m'avait transformé en oiseau. Je ne devais recouvrer ma forme première que si quelqu'un parvenait à décrocher ma cage. Ce quelqu'un c'est vous, Florise, et je vous en remercie.

Florise, émue, donna sa main au chevalier.

Quelques jours plus tard, ils s'épousaient. Et maintenant, rien ne manquait plus au jardin de Florise.



LE « LATTIE »

Il existe, aux environs de Blanilhac un « esprit » qui depuis longtemps joue de mauvais tours aux paysans.

Déjà du temps de nos grand'mères, il faisait parler de lui.

On le croyait mort mais il est encore vivant. Il y a une quinzaine il a fait une farce à un homme de Malleys.

Un jour des paysans n'avaient plus de pain.

Ils dirent au meunier :

« Il nous faut de la farine au plus tôt ».

Le soir ils entendirent au loin les clochettes d'un cheval.

Ils sortirent sur le pas de la porte et reconnurent l'attelage du meunier.

« Faisons vite chauffer de l'eau, dirent-ils. Dès que la voiture sera là nous pourrons faire notre pain ».

Bien vite ils mirent l'eau sur le feu et préparèrent le pétrin.

Par la fenêtre, ils virent le cheval blanc qui approchait.

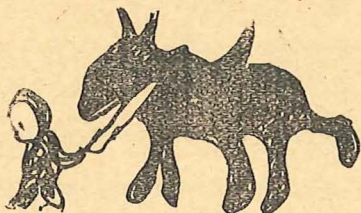
« Le voilà », dit le père qui s'appêtait à sortir. Brusquement ils entendirent un grand bruit. Le cheval, le meunier, la voiture, tout était disparu et sans laisser de trace.

« C'est encore le Lattie qui nous a joué ce mauvais tour, dirent les gens fort penauds » !

Une Farce du Lattie

Voici une farce que le Lattie a faite chez mon grand-père, à Planèze.

C'était foire à Yssingeaux et mon grand-père voulait y aller. Il prépara la voiture. Quand tout fut prêt il alla à l'écurie : le cheval n'y était pas.



Il ressortit bien vite et entendant du bruit, il leva la tête: on cheval était sur le toit. Il allait et venait d'un bout à l'autre.

Les voisins arrivèrent.

« Il va tomber ! » disaient les gens.

Quand il fut trop tard pour partir au marché on entendit un bruit sec comme une détonation.

Plus de cheval sur le toit. Tout le monde courut à l'écurie où le cheval mangeait tranquillement son foin.

Un jour, une femme de Lachaud de Mezères allait laver. Tout à coup elle aperçut une pelote de laine qui roulait au milieu du chemin.

Bien vite elle courut après et la ramassa.

Mais comme elle la serrait dans ses mains, la laine se transforma en fumier. La femme se salit.

Elle entendit alors un grand éclat de rire. C'était le Lattie. Elle regarda autour d'elle, mais elle ne vit rien.

Elle se dirigea vers le lavoir. Il devait y avoir quelque'un car on entendait : « Pan ! Pan ! Pan ! »

La femme ouvrit de grands yeux mais elle ne vit rien : c'était le Lattie invisible qui lavait sa chemise.

La femme effrayée se sauva à toutes jambes.

La dernière farce du Lattie

Il y a environ un mois, pendant la nuit, un homme de la Lavagne, M. Bouteyre, fut réveillé par le meuglement de ses vaches.

Il se leva et alla à l'écurie.

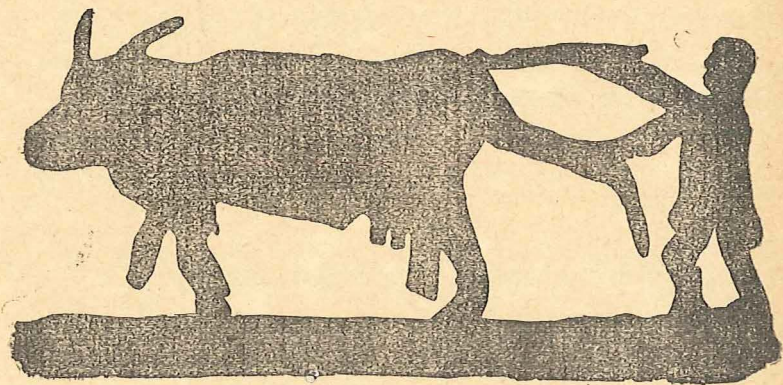
Deux vaches étaient attachées à la même chaîne. Elles meuglaient et allaient s'étrangler.

Il alla bien vite appeler ses voisins qui arrivèrent aussitôt.

Une dizaine de personnes parvinrent à détacher les vaches.

« C'est encore le Lattie qui m'a joué ce tour-là », dit M. Bouteyre en remerciant les gens.

Ecole de Blanhac,
par Rosières (Haute-Loire)



SUIITE DES FASCICULES PARUS
ET EN VENTE AU PRIX UNIFORME DE 0,50

- | | |
|--|--|
| <p>34. <i>L'oiseau qui fut trouvé mort.</i></p> <p>35. <i>Diabes.</i></p> <p>36. <i>Le Tienne.</i></p> <p>37. <i>Corbeaux.</i></p> <p>38. <i>Notre Coopérative.</i></p> <p>39. <i>Barbe-Rousse.</i></p> <p>40. <i>Chômage.</i></p> <p>41. <i>Pétoule.</i></p> <p>42. <i>Pierre-la-Chique.</i></p> <p>43. <i>Le mariage de Niko.</i></p> <p>44. <i>Histoire du chanvre.</i></p> <p>45. <i>La farce du paysan.</i></p> | <p>46. <i>La famille Loiseau-Loiseau en 1830.</i></p> <p>47. <i>La Misère (contes).</i></p> <p>48. <i>Les contrebandiers.</i></p> <p>49. <i>Un déménagement compliqué.</i></p> <p>50. <i>Arrière les canons !</i></p> <p>51. <i>La plaine est vaste comme une mer...</i></p> |
|--|--|

Livre de vie :	Recueil des Extraits 13 à 22	
1 beau volume		8 »
A la Volette :	Recueil des Extraits 23 à 32	
1 beau volume		8 »
Les Amis de Pétoule :	Recueil des Extraits	
33 à 42. — Un beau volume		8 »
LA GERBE :	Revue mensuelle d'enfants. —	
1 abonnement d'un an		5 »

ÉDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE
SAINT-PAUL (Alpes-Maritimes)



Le Gérant : FREINET

IMP. MODERNE — GAP
